

**Piotr PŁOCHARZ**

École Normale Supérieure de Lyon

***SERMO IN ADVENTU DOMINI :***  
**QUI COMPREND LE LATIN AU IX<sup>E</sup> SIÈCLE EN**  
**ITALIE DU NORD ?**

*SERMO IN ADVENTU DOMINI:*  
 LATIN COMPREHENSION IN 9<sup>TH</sup> CENTURY NORTHERN ITALY

The purpose of this article is to analyse an anonymous homily written in ninth century northern Italy. Linguistic analysis of the text strongly supports the hypothesis that this example and similar texts would have been understood by listeners of the era when read aloud. This comprehensibility is ensured above all by the fact that the Latin vocabulary and morpho-syntax of this text are based not only on the classical norm but on the late and patristic norms. Even if the listeners had only passive competence of the language, this proves that Latin was still widely understood in the ninth century.

**Keywords:** Patristics, Late Latin, Medieval Latin, Sociolinguistics, Christian Preaching

Le problème qui apparaît dans le titre de cet article s'inscrit dans une longue tradition d'études sur le passage du latin aux langues romanes. *À la question à quelle époque a-t-on cessé de parler latin ?*, Michael Richter (1903) a donné une simple réponse : « on n'a jamais cessé de parler latin » et ensuite il a reformulé la question : *à quelle époque a-t-on cessé de comprendre le latin ?* L'étude de Richter concerne la situation en Gaule et souligne le fait que le français n'est rien d'autre que le latin transformé après plusieurs siècles d'évolution. Cette simple constatation est valable pour tous les pays de la Romania. Les premières langues romanes qui apparaissent durant le Moyen Âge sont toutes issues du latin<sup>1</sup>. La seule chose qui diffère en fonction de la région étudiée est l'époque jusqu'à laquelle les locuteurs comprenaient le latin. À l'heure actuelle, il n'y pas d'étude

---

<sup>1</sup> Il est tout-à-fait possible qu'une langue romane ne soit pas issue du latin. Il faut bien distinguer les langues (ou dialectes) primaires (Glessgen 2012: 69 et 107) – nés par voie de transmission héréditaire du latin tardif parlé – des langues (ou dialectes) secondaires – nés à partir des dialectes primaires et n'ayant pas comme antécédent direct le latin parlé tardif mais une variété déjà romane – parmi celles dont la plus grande partie de la Romania est couverte.

comparable qui poserait explicitement la même question dans son titre. Or, les enjeux de la compréhension du latin dans le berceau de la latinité qu'est l'Italie semblent justement plus complexes qu'ailleurs. Nous songeons à l'enchevêtrement entre le *sermo latinus* et le *sermo vulgaris* qui se maintient plus longtemps qu'en Gaule<sup>2</sup>. Le premier idiome roman qui a émergé en *Francia* carolingienne se montre si éloigné du latin écrit et parlé des clercs qu'il faut parler de bilinguisme, de deux langues bien distinctes l'une de l'autre dès le VIII<sup>e</sup> siècle. Par contre, cette situation se présente de manière tout-à-fait différente sur la péninsule italienne. La nouvelle langue maternelle des locuteurs reste si proche du latin écrit et enseigné des ecclésiastiques et des lettrés que l'intercompréhension reste encore longtemps possible – selon Michel Banniard (2001) au moins jusqu'aux environs du début du X<sup>e</sup> siècle, et selon les *testimonia* mis en évidence par Marc Van Uytvanghe (2008a), même jusqu'à la fin du X<sup>e</sup> siècle. Il peut s'avérer étonnant que le latin conserve intact, dans les grandes lignes, son diasystème peut-être même jusque à la fin du premier millénaire de notre ère.

La matière textuelle qui permet d'évaluer le mieux niveau de compréhension du latin se trouve dans le genre religieux par exemple la littérature hagiographique – les *vitae* surtout – ou les sermons. Ces deux types de textes sont lus à haute voix devant les fidèles lors des offices ou des messes ce qui requiert leur adaptation langagière. Pour l'Italie, nous conservons un exemple très précieux de ce genre de textes – que ce soit pour l'histoire de l'Église, de la liturgie ou pour la langue latine – un recueil de XIV homélies daté du IX<sup>e</sup> siècle – du siècle qui, conformément à ce que nous venons d'évoquer plus haut, implique l'appartenance entière au monolinguisme latin ou au moins à la phase durant laquelle les deux langues cohabitent l'une à côté de l'autre sans trop de difficulté<sup>3</sup>.

Dans cet article, nous voulons présenter cette collection unique et voir dans quelle mesure elle peut être utile pour étudier la communication latine en Italie du IX<sup>e</sup> siècle. Ensuite nous analysons le premier sermon qui s'y trouve. Toutes les

<sup>2</sup> En se référant à la modélisation du changement langagier proposée par Michel Banniard (2001, 2013), nous voyons que les VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles représentent le latin parlé tardif de phase 2 et le monolinguisme complexe alors qu'à partir du VIII<sup>e</sup> siècle la Gaule connaît déjà la situation de bilinguisme due à l'émergence du protoroman.

<sup>3</sup> Sans trop de difficulté puisque les gens qui écoutent ces homélies – même s'il maîtrisent le latin d'une manière rudimentaire et passive – sont exposés à la langue latine dans leur vie au moins en tant que paroissiens à l'église. Cela empêche de conclure que le latin leur est une langue complètement étrangère. Tout au contraire compte tenu du fait que les deux idiomes ont l'air très semblables. Nous pensons surtout au témoignage de Gunzo de Novare au X<sup>e</sup> siècle qui, lorsqu'il est corrigé pour une faute d'élocution par un moine de Saint-Gall de langue maternelle germanique, écrit : « Falso putavit sancti Galli monachus me remotum a scientia grammaticae artis, licet aliquando retarder usu nostrae vulgaris linguae quae Latinitati vicina est » (*Gunzo, Epistula ad Augienses*, eMGH) ce que l'on peut traduire : il s'est trompé, ce moine de Saint-Gall, en pensant que je ne connaissais pas la grammaire, bien que je sois un peu défavorisé par l'usage de notre vulgaire, qui est proche du latin (traduction selon Pascale Bourgain 2005: 44).

spécificités et les particularités de ce recueil et de la première homélie étant mises en évidence, nous tenterons de répondre à notre question initiale : *qui comprend le latin au IX<sup>e</sup> siècle en Italie du Nord ?*

*xiv* homélies du IX<sup>e</sup> siècle d'un auteur inconnu de l'Italie du Nord – tel est le titre de l'édition contemporaine de 1970 réalisée par Paul Mercier dans la collection des Sources Chrétiennes des Éditions du Cerf (Mercier 1970). Ce qui suit ici, nous le tirons des premiers chapitres introductifs au texte de ce recueil commenté par Mercier. Pour des informations plus détaillées nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'édition elle-même. Néanmoins, nous essayons de mentionner les informations les plus pertinentes pour traiter la question de la communication et de la compréhension de la langue latine.

Ces quatorze textes sont publiés pour la première fois en tant que collection. Pourvus d'un appareil critique, d'une traduction et de commentaires cette collection constitue une source précieuse pour la théologie pastorale, la liturgie, l'histoire ecclésiastique et – pour les linguistes – pour ce qui concerne la situation de la parole latine dans une région et devant un public bien définis. Ces homélies, contrairement aux grands textes d'une importance cruciale pour l'histoire linguistique ou littéraire – n'ont pas été découverts au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles furent éditées pour la première fois en 1585 à Rome. Pourtant, on les a faussement attribuées à Saint Ambroise. Ce problème d'identification demeure jusqu'aux éditions de la Patrologie latine de Migne – dont le texte d'ailleurs n'est pas toujours fiable – où les homélies sont surtout attribuées à Saint Ambroise, à Saint Augustin et à Saint Maxime. On a même évoqué Grégoire le Grand ou Césaire d'Arles comme auteurs prétendus. Quoiqu'il en soit, la critique externe et interne ont bien prouvé que ces homélies constituaient une collection. Cela permet de les examiner comme un ensemble et d'être sûr qu'elles ne proviennent pas des auteurs aléatoires de diverses époques. Plusieurs preuves assurent l'unité auctoriale. Les homélies suivent le déroulement de l'année liturgique. Elles se caractérisent toutes par une brièveté qui ne permet pas facilement de détecter les parallèles entre elles mais Mercier (1970: 34-45) dégage « certains « tics littéraires », certaines tournures, locutions ou expressions caractéristiques ».

P. Mercier indique la région Centre-Nord de l'Italie comme l'endroit où les sermons ont été copiés et recopiés pour la première fois (notons qu'ils suivent le cycle des lectures ambrosienne ce qui peut être en faveur de leur localisation dans le Centre-Nord). Pourtant, nous ne pouvons pas être absolument sûrs que c'est dans cette région que ces textes ont été composés et prêchés pour la première fois. Mais compte tenu du fait que les plus anciens manuscrits sont localisés justement dans l'Italie du Nord, cette hypothèse semble la plus fiable.

En lisant ces homélies, il est facile de s'apercevoir qu'elles ne sont pas d'origine monastique puisque leur contenu n'est pas du tout destiné aux moines ou aux clercs. Les textes de notre collection ont été certainement prêchés dans une église paroissiale d'Italie du Nord. Cela est perceptible lorsque nous regardons comment

le prédicateur s'adresse à ses fidèles : « (...) un peuple d'hommes marqués par leur époque : ce n'est pas par hasard que nous voyons apparaître (...) l'image de l'homme qui prépare sa maison pour recevoir son *senior*, ou (...) l'allusion à ces hommes qui servent (*servire*) un roi terrestre au péril de leur vie et moyennant d'immenses difficultés pour un bénéfice (*beneficium*) (...). Ces termes *senior*, *servire*, *beneficium* nous renvoient à un monde déterminé, celui de la féodalité qui s'instaure progressivement au IX<sup>e</sup> siècle dans tout l'Occident (...) » (Mercier 1970: 11-12). Une de ces homélies accentue la nécessité de la confession. Comme indique Mercier cette exigence est souvent répétée dans les collections canoniques du Moyen Âge. Comme exemple, l'éditeur cite un fragment d'un concile bavarois du VIII<sup>e</sup> siècle (Mercier 1970: 13). Cette observation peut confirmer aussi bien la datation attribuée que la localisation des homélies – le royaume de Louis le Germanique, la Bavière et l'Italie du Nord étant voisines.

On aurait pu croire que la prédication paroissiale – sans doute liée à une petite commune – peut être caractérisée tout simplement comme pauvre. Rien de semblable dans le cas de cette collection. Leur brièveté et leur simplicité n'ont rien à voir avec la pauvreté du message. Ces textes s'inscrivent parfaitement dans la tradition patristique, ce qui leur garantit l'accès à *une réelle richesse spirituelle*. Pourtant, c'est une prédication qui souligne l'aspect moral – *une visée pastorale* ; *un style concret et imagé* – et non pas théologique. Tout cela nous conduit à nous poser la question suivante : qui est l'auteur de ces sermons ? Nous connaissons le public mais la figure du prédicateur nous échappe. Néanmoins, la description globale du style de ces textes nous permet de faire plusieurs hypothèses. Si on savait que leur auteur était un évêque, un moine ou un clerc, on pourrait mieux savoir à quel style de langue on a affaire. Autrement dit, en sachant que les homélies sont de la plume d'un évêque et non pas d'un quelconque clerc, il serait possible que leur simplicité soit due à une simplification voulue. En tout cas, nous serions constamment au niveau d'hypothèses. C'est pourquoi il serait préférable de regarder près ce que ces homélies nous offrent. Mercier note la brièveté déjà mentionnée des textes en posant une question fondamentale : est-ce que les sermons ont bien été prêchés tels quels ? (Mercier 1970: 17) Compte tenu du fait que les homélies patristiques sont habituellement plus longues, nous sommes autorisés à nous demander si nous avons affaire au texte complet ou à des schémas en vue d'une prédication. Nous pouvons facilement songer au *Sermon sur Jonas* (ed. Poerck 1956) d'un auteur inconnu de la première moitié du X<sup>e</sup> siècle de la Gaule du Nord. Pour autant, contrairement à notre collection, le *Sermon sur Jonas* semble être une transcription effectuée directement par le prédicateur à l'avance dans laquelle les deux langues – le latin et (la forme de) l'ancien français – alternent. Rien de tel chez notre auteur inconnu. Malgré leur concision, nous n'avons pas l'impression d'inachèvement – comme ce peut être le cas du *Sermon sur Jonas*. De plus, cette concision peut constituer un trait caractéristique des textes de cette époque et de cette région – *textes sans éclat, sans artifices oratoires, dépouillées, presque secs, des pièces humbles et simples* (Mercier 1970: 18).

La dernière remarque qui nous renseigne sur la figure de l'auteur est que dans les homélies il est possible de retrouver l'emploi de clausules : *cursus planus, tardus, velox et dispondaique* (Mercier 1970: 39) – ceci peut nous assurer que la grammaire latine n'est pas totalement inconnue de notre auteur inconnu. De plus, la tradition patristique dans laquelle il s'inscrit ne l'oblige pas à se situer dans les traditions discursives prédéfinies. Même si certains fragments semblent paraphraser les Pères, le sermonnaire reste libre dans sa production textuelle. Nous y voyons la préfiguration de ce que déclare Bernard de Chartres au XII<sup>e</sup> siècle : *nani gigantum humeris insidentes*<sup>4</sup> – « nous sommes comme des nains assis sur les épaules de géants. Notre regard peut ainsi embrasser plus de choses et porter plus loin que le leur. Ce n'est pas, certes, que notre vue soit plus perçante ou notre taille plus avantageuse ; c'est que nous sommes portés et surélevés par la haute stature des géants ». Les géants symbolisent les anciens auteurs (aussi bien classiques que patristiques) dont s'inspirent les auteurs médiévaux. Mais ce n'est pas une pure reproduction. Les médiévaux changent et modifient le contenu des classiques. Cette intertextualité perpétuelle était perçue comme positive et un trait d'originalité. De la même manière notre prédicateur prend appui sur des allers et retours vers l'âge patristique en l'adaptant aux *realia* du IX<sup>e</sup> siècle.

Un seul manuscrit qui contient la collection complète date du XII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit du *Vaticanus latinus 264*. Le plus ancien (X<sup>e</sup> siècle) est celui de Turin (incomplet) – *Bibl. Naz. F II 20*. Les autres (presque une cinquantaine) ne contiennent que des sermons choisis. Aucun manuscrit ne constitue une source directe des homélies. Ce manque d'original ne nous permet pas d'avoir accès à la langue propre du prédicateur. C'est pourquoi toutes les déviations de la norme classique peuvent dépendre des copistes et non pas de l'auteur lui-même. Cela ne nous autorise pas non plus à nous intéresser aux changements phonétiques puisque nous ne pouvons savoir si nous ne nous arrêtons pas sur la faute d'un copiste vivant plusieurs décennies après la rédaction du texte. Nous devons nous pencher sur les phrases intégrales et laisser de côté les fautes de « frappe ».

Dans cette partie nous voulons nous concentrer sur la première homélie intitulée *Sermon in adventu Domini* : Sermon pour l'Avent du Seigneur<sup>5</sup>. En voici quelques extraits que nous analysons :

*Hoc tempus, carissimi fratres in Christo, non sine causa Domini adventus vocatur.* « Ce n'est pas sans raison, frères très chers dans le Christ, que ce temps est appelé Avent (avènement) du Seigneur ».

Cette première phrase nous situe immédiatement dans la situation d'énonciation. Des lectures du jour viennent d'être proclamées. Nous sommes probablement le premier dimanche de l'Avent. Le prédicateur s'adresse directement aux fidèles

<sup>4</sup> Cf. Jeuneau 1967.

<sup>5</sup> Nous mettons en annexe le texte de cette homélie selon l'édition de Mercier. Les titres des homélies sont postérieurs. Les traductions que nous proposons viennent également de l'œuvre de Mercier.

en expliquant l'étymologie du terme d'Avent. Le démonstratif *hoc* en tant que déictique nous renvoie à la situation d'énonciation – c'est la prédication dominicale et son référent visé est la période précédant la fête de la Nativité à laquelle les fidèles sont censés se préparer. Cette phrase est simple. Son but, on dirait, est de capter l'attention de l'auditoire. Mais elle est aussi simple d'un point de vue linguistique. Elle contient des mots que l'on retrouve ou qui seront à l'origine d'autres mots des langues romanes. Le terme d'*adventus*, même s'il a perdu, dans ce contexte, son sens classique d'arrivée/d'avènement au profit de la parousie eschatologique du second avènement du Christ, a une signification qui reste perceptible et compréhensible pour l'auditoire forcément habitué à ce sens chrétien.

*Ideo namque sancti Patres Domini celebrare coeperunt adventum et sermones de his diebus ad populum fecerunt, ut se unusquisque fidelis praeparet et emendet, ut digne Dei ac Domini sui nativitatem valeat celebrare.* « Si les saints Pères, en effet, ont entrepris de célébrer l'avènement du Seigneur et d'adresser au peuple des sermons pour ces jours, c'est afin que chaque fidèle se prépare et s'amende, de manière à pouvoir célébrer dignement la naissance de son Dieu et Seigneur ».

La deuxième phrase est nettement plus complexe. Pourtant les subordinées introduites par *ut* sont simples et ne s'enchevêtrent pas. Nous revenons plus loin sur l'ordre des mots. La phrase principale commence par deux adverbes : *ideo* et *namque*. Leur association crée un effet de redondance. Nous ne retrouvons pas *ideo namque* chez les auteurs classiques. Nous l'identifions pour la première fois chez les auteurs tardifs chrétiens comme Augustin, Jean Cassien, Fulgence de Ruspe ou Primase d'Hadrumète<sup>6</sup>. Tous, sauf Jean Cassien, sont d'origine d'Afrique du Nord ce qui peut localiser la source de cette expression. Peut-être vient-elle du langage parlé ou est-elle juste un tic linguistique. Chez différents auteurs de latin médiéval, comme dans le texte du sermon, *ideo namque* peut introduire une phrase subordonnée (Stotz 1998: 471, 472).

*Sermones ad populum* – cette expression apparaît pour la première fois dans l'œuvre d'Ambroise de Milan<sup>7</sup>. Elle doit appartenir au langage institutionnel. *Sermo ad populum* s'oppose aux *sermo ad clericos*, *sermo ad doctores ecclesiae* et *sermo ad monacos*<sup>8</sup>. Cela confirme le fait que les homélies ne sont pas destinées aux moines mais au peuple d'une communauté paroissiale. Le mot latin *sermo* (discours) continue à vivre dans les langues romanes. En latin chrétien il prend le sens de prédication. Cela ne pose aucun problème pour la compréhension de la phrase.

<sup>6</sup> La recherche a été effectuée sur le corpus de Library of Latin Texts – Series A, consulté en ligne le 25/06/2017, [www.brepolis.net](http://www.brepolis.net). Désormais nous écrivons: LLTA.

<sup>7</sup> LLTA: Ambrosius Mediolanensis - Epistulae (CPL 0160) lib.: 10, epist.: 77, par.: 14, vol.: 82,3, pag.: 135, linea: 145: *Sequenti die talis iterum sermo ad populum fuit.*

<sup>8</sup> LLTA: *sermo ad clericos* chez les auteurs du XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle ; *sermo ad doctores ecclesiae* dans la traduction d'Origène par Rufin: Origenes sec. transl. Rufini - Commentarium in Canticum canticorum (CPL 0198 2 (A)) lib.: 4, pag.: 236, linea: 26 ; *sermo ad monacos* - XIII<sup>e</sup> siècle.

Se (...) *praepararet* – ce verbe dans sa forme pronominale exprime le fait de se préparer mais surtout d'une manière spirituelle.

*Digne Dei ac Domini sui* – l'adverbe *digne* se réfère au verbe *celebrare*. Néanmoins en latin chrétien les adverbes placés immédiatement après ou avant un nom, peuvent avoir le sens d'un adjectif (Blaise, 1955: 17). En latin médiéval, le terme *dignitas* ne signifie pas seulement une haute charge mais aussi : fortune, domaine, l'ensemble des droits et des possessions qui constituent le pouvoir d'un seigneur<sup>9</sup>. Compte tenu du fait, ce qu'a déjà montré Mercier, que le vocabulaire des homélies représente la réalité de l'univers féodal, nous pouvons croire que *digne* en compagnie de *Dei ac Domini* peut faire partie de la représentation de ce monde médiéval en décrivant Dieu comme un seigneur médiéval.

*Nativitas* est un mot postclassique dont la signification première est *naissance* ou *génération*. Pourtant très vite le latin chrétien s'en empare en lui donnant surtout le sens de Nativité.

Jusqu'à présent, le vocabulaire, quoique d'origine classique, relève du latin chrétien, de cette langue qui est connue et comprise par les masses de croyants. Le prédicateur n'utilise pas le langage technique que l'on qualifie souvent de *latin ecclésiastique*. La simplicité de la prédication et le contexte permettent aux fidèles de saisir facilement le message transmis.

*Ecce si aliquis vestrum seniore suum in domum suam suscipere debuisset, ab omnibus sordibus et immundis rebus ipsam domum mundasset (...)*. « Imaginez que l'un de vous doive recevoir son seigneur dans sa maison, voyez comment il ferait disparaître de là toutes les saletés et toutes les choses malpropres (...) ».

*Ecce* – même si cet adverbe appartient aussi bien à la norme classique, ses emplois sont plus étendus surtout en latin tardif. Mercier met en évidence que cette tournure se rencontre souvent en début de phrase de l'homélaire, ce qui témoigne en faveur de l'unité d'auteur (Mercier 1970: 35).

Le substantif *senior* apparaît dans le texte avec le nouveau sens de l'époque. Comme il a été déjà mentionné, nous nous retrouvons au sein de la féodalité. *Senior* ne joue plus de rôle de comparatif de *senex*. Il fonctionne en tant que terme de respect (c'est le cas par exemple en ancien français). Ainsi désigne-t-il le roi mais aussi tout seigneur par rapport à un vassal. Le *senior* du latin médiéval signifie également *père*. Par extension, il peut couvrir le sens de *Dieu le Père*. Cette analogie et cette comparaison sont tout-à-fait possibles dans le texte du sermon où Dieu est comparé au seigneur féodal et où ce dernier est qualifié par le terme se rapportant dans le langage quotidien justement à *Dieu*. Cette interprétation se traduit aussi par l'usage du subjonctif plus-que-parfait dans la proposition hypothétique dont le sens est l'irréel du passé. L'auteur n'utilise ni le subjonctif imparfait – l'irréel du présent – ni le subjonctif présent – le potentiel. Cela peut se comprendre en admettant que le *senior* se réfère plus au *Seigneur céleste* qu'au seigneur féodal.

<sup>9</sup> s. v. *Dignitas* du *Mediae Latinitatis Lexicon Minus* (Niermeyer et al.).

*Mundare ab sordibus* – cet exemple aussi doit être lu à travers la sémantique du latin chrétien dans lequel le verbe *mundare* reçoit un sens figuré (d'ailleurs déjà possible en latin classique) qui se traduit à la voix passive par être purifié, être guéri et surtout *effacer ses péchés*. Cette expression, à côté de son usage par le prédicateur auprès des fidèles, existe également en latin ecclésiastique. *Sordes* (pluriel) traduits par *une souillure* ou *une ordure* peut également indiquer la notion de péché ou de mal moral.

*Et si hoc facit mortalis suscepturus mortalem, quanto magis se mundare debet creatura, ut suo creatori parenti in carne non displiceat ?* « Or s'il agit ainsi, l'homme mortel qui doit recevoir un mortel, combien davantage faut-il que la créature se purifie pour ne pas déplaire à son Créateur lorsqu'il apparaît dans la chair ».

*Quanto magis* est une formule classique. Pourtant ce n'est qu'en latin tardif auprès des auteurs chrétiens qu'elle précède la conjonction de subordination *ut*. Le texte de notre sermon s'inscrit alors dans ce courant.

*Parenti in carne* – cette expression peut se retrouver chez de nombreux auteurs patristiques. Par cette courte remarque l'auteur non seulement se réfère à la tradition des Pères mais il introduit aussi – ce qui est très rare dans ces sermons – un élément d'enseignement dogmatique.

*Ut non* – cette conjonction de subordination aurait dû, selon la norme classique, apparaître sous la forme de *ne*. Par contre, *ut* se rencontre dans une proposition négative en latin tardif, surtout chez les auteurs chrétiens. Aussi remplace-t-elle souvent *ne* dans les propositions négatives – ce phénomène est particulièrement perceptible dans la Vulgate (Blaise 1955: 146).

*Suscepturus* – que l'on traduit : sur le point de recevoir, destiné à recevoir ou disposé à recevoir – est un participe futur actif qui acquiert à l'époque du latin tardif une valeur modale d'intentionnalité qui le sépare peu du futur simple. Dans certains textes tardif, l'emploi du participe en *-urus* – avec ou sans *esse* exprimé – fonctionne comme un simple équivalent du futur et devient même un trait de très grande fréquence. Même si cette forme ne demeure pas dans les langues romanes, elle est fort fréquente dans l'Antiquité tardive et pendant le haut Moyen Âge (Herman 2006). Il est difficile de juger si cette forme participiale reste en usage au IX<sup>e</sup> siècle, pourtant il est clair qu'elle apparaît au moins comme un archaïsme dont le sens est aisément compréhensible.

*Ut (...) salubriter ipsam celebrare possitis.* « De sorte que (...) vous puissiez célébrer [ce jour] pour votre salut ».

L'adverbe *salubriter* – d'une manière saine, salutaire ; avantageusement – se christianise et son sens devient spirituel. De même que *salus* (santé) prend le sens de *salut chrétien*, *salubriter* veut dire *pour son salut, de manière à être sauvé*.

*Deliciae spirituales meliores sunt quam carnales.* « les plaisirs spirituels sont meilleurs que les charnels ».

L'expression de *deliciae spirituales* fait partie de motifs que nous pouvons retrouver chez de multiples auteurs chrétiens. Cela marque que cette simple homélie n'est pas sans arrière-plan mais qu'elle puise dans la tradition patristique.

*Haec admonitio, fratres, idcirco ad vos facta est, ut (...)*. « Cette exhortation, frères, elle vous est faite afin que (...) ».

*Idcirco*, comme *ideo namque* dans l'exemple précédant, annonce une phrase subordonnée.

Tant qu'il existe une déclinaison, une liberté dans l'ordre des mots et des groupes de mots est possible. Toutefois, l'ordre des mots est régulier dans le texte. Par exemple dans les phrases subordonnées, le verbe est presque toujours à la fin et le sujet toujours avant le verbe. Cette régularité permettait sans doute de mieux discerner la parole du prédicateur. Le texte suit traditionnellement la concordance des temps. Le subjonctif présent apparaît après les phrases au présent, le subjonctif imparfait, après les phrases au parfait. Dans les phrases simples ou principales le sujet est toujours avant le verbe sauf dans les phrases hypothétiques.

Cette homélie se caractérise également par son caractère pastoral. Le but du prédicateur n'est pas seulement d'expliquer le texte biblique ou le sens du temps liturgique de l'Avent. Il s'adresse directement aux fidèles qui ne se trouvent pas là par hasard. Le prédicateur connaît bien les gens à qui il parle. Son discours est unidirectionnel. La langue latine vise des locuteurs prédéfinis. Nous pouvons le voir dans tous les fragments où la parole cible les fidèles : *carissimi fratres* (chers frères) ; *si aliquis vestrum* (si quelqu'un parmi vous) ; *conveniatis* (que vous veniez) ; *faciatis* (que vous fassiez) ; *vos contineatis* (que vous vous absteniez) ; *procul a vobis repellatis* (que vous rejetiez loin de vous) ; *possitis* (que vous puissiez) ; *vos estote* (soyez !) ; *fratres* (frères) ; *ad vos* (à vous). Ses préceptes auraient été prononcés complètement en vain, si les fidèles ne pouvaient pas les comprendre.

Dans cette brève analyse nous espérons démontrer la spécificité du langage de la première homélie. C'est une langue, dirait-on, classique mais saupoudrée – plus du côté du lexique que de la grammaire – de la tradition du latin tardif, patristique et chrétien. Le vocabulaire utilisé ne diverge pas du vocabulaire quotidien, et même si c'est le cas, ces mots résonnent depuis longtemps dans toute la prédication à laquelle les fidèles doivent être habitués. Nous croyons aussi que la brièveté de la collection ne constitue pas une preuve que les sermons n'auraient été que de simples notes en vue de la prédication. Le sermon *in nativitate Domini* garde sa cohérence et sa cohésion dans la forme telle qu'elle nous est transmise. Rien n'empêche que ce soit la forme complète du texte. De plus, pour ce qui est de la langue, M. Van Uytvanghe (2008b) met en évidence le fait que nous ne savons pas comment ces homélies ont été prononcées réellement, mais, écrit-il, il serait étonnant qu'un prédicateur tellement proche de ses ouailles à la fois par le contenu et le style de ses homélies (qui, de plus, supposent l'évangile du jour lu et compris) eût procédé de la sorte pour un public parlant une autre langue que la sienne.

Il nous semble que l'existence de ce recueil en latin n'a rien d'étonnant lorsque nous nous rappelons le fait que le *sermo latinus* et le *sermo vulgaris* coexistent longtemps en Italie. Cette cohabitation semble durer même jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle – moment où on traduit la Bible en italien (Richter 1979). Bien sûr cela ne veut pas du tout dire qu'au XIII<sup>e</sup> siècle les habitants de la péninsule italienne parlent latin. Cela signifie qu'ils possèdent une compétence passive de cette langue suffisante pour comprendre les lectures bibliques auxquelles ils sont exposés dès leur enfance dans la société fortement christianisée. Quant à notre homélie, le fait d'avoir les mots classiques avec quelques petites nuances du latin tardif et chrétien est très révélateur. Cela témoigne que le latin n'est pas comme jadis, mais qu'il est quand même tout-à-fait compréhensible.

Pour répondre correctement à notre question initiale nous devons encore la préciser. Il serait facile de répondre que le latin est compris par des clercs ou des lettrés. Même si souvent leur formation est rudimentaire, ils sont immergés dans cette langue – aussi bien à l'oral qu'à l'écrit – dans leur vie quotidienne. La situation n'est pas la même si nous prenons en considération la majorité laïque de la population des fidèles. Néanmoins, dans le contexte de la prédication – le contexte principal auquel les croyants sont alors exposés régulièrement – ces fidèles ne ressentent pas de problème majeur dans la compréhension du latin, et surtout, du message prêché lors de la liturgie. Ceci à condition qu'on leur parle des choses qu'ils connaissent déjà. La communication verticale se maintient tant que les représentations cognitives des locuteurs illettrés ou peu lettrés sont conformes à leur sens primitif établi au moment de la production d'énoncés par des lettrés. Banniard a introduit la notion de thèmes (2001). Les thèmes utilisés par le prédicateur – s'ils sont anciens – se réfèrent à l'emploi de topos traditionnels sous une forme habituelle ; s'ils sont neufs, à l'emploi de sujet nouveaux sous une forme inattendue. Notre analyse a bien montré que les thèmes utilisés par le prédicateur se réfèrent à ce qui est déjà connu par les fidèles. Somme toute, nous pouvons répondre que le latin est compris au IX<sup>e</sup> en Italie du Nord non seulement par les lettrés mais aussi par les fidèles qui comprennent le latin grâce à sa proximité avec leur langue maternelle – le *sermo vulgaris* – la forme du très ancien italien archaïque.

### Annexe :

#### SERMO IN ADVENTU DOMINI

Hoc tempus, carissimi fratres in Christo, non sine causa Domini adventus vocatur. Ideo namque sancti Patres Domini celebrare coeperunt adventum et sermones de his diebus ad populum fecerunt, ut se unusquisque fidelis praeparet et emendet, ut digne Dei ac Domini sui nativitatem valeat celebrare. Ecce si aliquis vestrum senioem suum in domum suam suscipere debuisse, ab omnibus sordi-

bus et immundis rebus ipsam domum mundasset, et quaeque honesta et necessaria essent, secundum suam possibilitatem praeparasset. Et si hoc facit mortalis suscepturus mortalem, quanto magis se mundare debet creatura, ut suo creatori apparenti in carne non displiceat ? Ille iustus venit ad nos peccatores, ut ex peccatoribus faceret iustos ; pius venit ad impios, ut nos faceret pios ; humilis venit ad superbos, ut ex superbis faceret humiles. Quid plura ? Ille natura bonus venit ad homines qui erant pleni omnibus malis. Quapropter hortamur, ut his diebus abundantius elemosinas faciatis, ad ecclesiam frequentius conveniatis, confessionem peccatorum vestrorum purissime faciatis ; et non solum ab omni immunditia, sed etiam ab uxoribus propriis studiosissime vos contineatis ; odium nihilominus iram et indignationem, clamorem et blasphemiam, superbiam atque iactantiam, cum omni carnali delectatione procul a vobis repellatis, ut cum dies dominicae natiuitatis advenerit, salubriter ipsam celebrare possitis. Et sicut multi sunt solliciti de carnalibus divitiis et de pretiosis vestimentis, ut honorabiliores caeteris videantur in illa die, ita vos sollicitiores estote de spiritalibus divitiis et vestimentis, quia sicut anima melior est carne, ita deliciae spirituales meliores sunt quam carnales. Et multo melius est animam ornare virtutibus quam corpus pretiosis induere vestibus. Haec admonitio, fratres, idcirco ad vos facta est, ut qui boni sunt per hanc sint meliores, et qui malos se esse recolunt certissime convertantur, ut pariter in die dominicae natiuitatis laetari spiritaliter mereantur, ipso praestante, qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat per infinita saecula saeculorum. Amen.

### Bibliographie

- Banniard, M. (2001). "Causes et rythmes du changement langagier en Occident Latin (III<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> s.)." *Revue Tranel* (Travaux neuchâtelois de linguistique) 33-45. 85-99.
- Banniard, M. (2013). *The transition from Latin to the Romane languages*. In: R. Maiden et al. (eds.). *The Cambridge History of Romance Languages*. Vol. 2. Cambridge: Cambridge University Press. 56-107.
- Blaise, A. (1955). *Manuel du latin chrétien*. Strasbourg: Le Latin Chrétien.
- Bourgain, P. (2005). *Le latin médiéval*. Turnhout: Brepols.
- Glessgen, M. (2012 [2007]). *Linguistique romane: domaine et méthodes en linguistique française et romane*. Paris: Armand Colin.
- Gunzo, *Epistula ad Augienses*, eMGH (*e*Monumenta Germaniae Historica), QQ Geistesgesch. 2, Cap. 4, pag. 27, lin. 17, consulté en ligne le 23/03/2017: [www.brepols.net](http://www.brepols.net), Brepols Publishers, Turnhout, 2016
- Herman, J. (2006). "Remarques sur l'histoire du futur latin – et sur la préhistoire du futur roman" [paru pour la première fois en 1996]. In: S. Kiss (ed.). *Du latin aux langues romanes II: Nouvelles études en linguistique historique*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag. 76-87.
- Jeauneau, E. (1967). "'Nani gigantum humeris insidentes': Essai d'interprétation de Bernard de Chartres". *Vivarium* 2. 79-99.
- Niermeyer, J.F et al. (eds), *Mediae Latinitatis Lexicon Minus*: <http://dictionaries.brillonline.com/niermeyer>, consulté le 25/03/2017.

- Mercier, P. (1970). *xiv homélies du ix<sup>e</sup> siècle d'un auteur inconnu de l'Italie du nord*. Paris: Éditions du Cerf.
- Richter, M. (1979). "Latina lingua – sacra seu vulgaris ?". In: W. Lourdaux, D. Verhelst (eds.). *The Bible and Medieval Culture*. Leuven: Leuven University Press. 16-34.
- Richter, M. (1983). "Á quelle époque a-t-on cessé de parler latin en Gaule ? Á propos d'une question mal posée". *Annales. Économies, Sociétés, Civilisation* 2. 439-448.
- Sermon sur Jonas* (1956). G. de Poerck (ed.). Gent: Romanica Gandensia. Publié en ligne par la Base de français médiéval, <http://catalog.bfm-corpus.org/jonas>. Dernière révision le 2009-06-19. Consulté le 25/03/2017
- Stotz, P. (1998). *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters, Vierter Band. Formenlehre, Syntaxe und Stilistik*. München: Beck.
- Van Uytfanghe, M. (2008a). *La communication verticale latine en Italie (vi<sup>e</sup> – viii<sup>e</sup> siècle)*. In: A. Van Acker et al. (eds.). *Latin écrit - Roman oral ? De la dichotomisation à la continuité*, Turnhout: Brepols. 127-135.
- Van Uytfanghe, M. (2008b). *Quelques observations sur la communication linguistique dans la Romaniaa du ix<sup>e</sup> siècle*. In: P. von Moos (ed.). *Zwischen Babel und Pfingsten: Sprachdifferenzen und Gesprächsverständigung in der Vormoderne*. Zürich: LIT Verlag. 317-338.